

- Paul Alkebulan, *Survival pending revolution, The history of the Black Panther Party*, University of Alabama Press, 2007

Membre du BPP (Black Panther Party) pendant deux ans (1969-1971), ce professeur d'université présente ici une histoire synthétique et critique de cette organisation. Il reste convaincu que le parti a joué un rôle très positif, à la base, même s'il est en désaccord avec son apologie de la lutte armée. Son livre commence d'ailleurs par une citation de Huey P. Newton qui découpe l'histoire idéologique de son parti en trois phases : le nationalisme (pendant une courte période), le «nationalisme révolutionnaire» (c'est-à-dire, selon Huey P. Newton, «le nationalisme plus le socialisme¹») et enfin «l'intercommunalisme²».

Comme Alkebulan l'explique clairement dans une présentation orale de son livre, pour lui le BPP se situe dans une tradition politique radicale afro-américaine et n'avait rien d'un gang prétendant «protéger la population» comme le suggère la question de l'une de ses auditrices. A son avis, le BPP a eu le grand mérite de faire comprendre aux jeunes Afro-Américains des années 60 que le «peuple disposait d'un grand pouvoir», qu'il devait s'en servir et qu'il lui fallait une organisation disciplinée. Selon lui, les actions et les campagnes du BPP ont permis des changements personnels et collectifs importants au sein des «communautés³ afro-américaines». Par contre, l'auteur considère que le parti «n'écoula pas assez les gens» : la communauté afro-américaine n'était pas prête à suivre et à mettre en application les discours sur la lutte armée. Le mouvement des droits civiques avait réussi à réveiller et même radicaliser les Afro-américains mais le BPP était, selon lui, trop en avance. La majorité des Afro-Américains voulait être incluse, intégrée⁴, dans la société capitaliste américaine et ne souhaitait pas la révolution.

¹ Quand Newton parle de «nationalisme» il fait allusion à la dernière période de l'évolution politique de Malcolm X quand celui quitte la Nation de l'Islam, ne tient plus de discours contre les Euro-Américains, et appelle les Afro-Américains à se prendre en mains. Quant au «socialisme», sur ce point les Black Panthers n'ont jamais varié, gobant sans sourciller la fable du caractère socialiste de l'URSS, de la Chine, de l'Algérie, de la Tanzanie, de la Corée du Nord et du Vietnam, pays que leurs dirigeants ont visités.

² En 1971, quand il sort de prison, Huey P. Newton considère que les Etats nations sont voués à disparaître qu'il n'existe plus qu'un empire (l'empire américain – dans sa vision, l'empire soviétique n'existe pas !) et que la mondialisation va donner naissance à des « communautés » qui ne seront plus délimitées par des frontières étatiques. D'où son idée qu'il existe deux formes d'intercommunalisme : réactionnaire et révolutionnaire. Cela lui permet à la fois de conserver sa fidélité au maoïsme et au guévarisme (avec la notion de «zones libérées») et son internationalisme qui devient un «intercommunalisme révolutionnaire», qui justifie à la fois de poursuivre les alliances avec les mouvements de libération nationale à l'extérieur des Etats-Unis (qu'ils soient latino-américains, africains ou asiatiques) et avec les mouvements identitaires de lutte des «communautés» au sein de son pays (indiennes, asiatiques, latinos mais aussi homosexuelles).

³ Le terme de « communauté » est généralement péjoratif en France ou réservé à des communautés religieuses ou ethniques (ce qui est pire d'un point de vue républicain). Seule l'expression « communauté nationale) trouve grâce aux yeux des patriotes droite et de gauche, et des sociaux-chauvins. Aux Etats-Unis, ce terme est plus vague, puisqu'il désigne à la fois ce qui serait en France les habitants d'une commune, mais aussi les membres d'une minorité ethnique (« raciale » puisque ce terme est communément utilisé, y compris dans le recensement des individus et sur les passeports), puisque la ségrégation spatiale reste encore très forte aux Etats-Unis. De plus, pour ce qui concerne les Afro-Américains, le christianisme a joué et joue encore un rôle social et politique décisif pour cette « communauté ».

⁴ Dans une longue interview dont seulement la moitié concerne le BPP, le reste étant surtout consacré à sa lente prise de conscience politique et au mouvement des droits civiques, Katherine Cleaver défend

Entre ceux qui qualifient le BPP de «groupe d’anarchistes criminels» (*sic !*) et ceux qui le présentent comme une «*organisation au service de la communauté*», Alkebulan essaie de définir une voie médiane, ou plus exactement de dresser un portrait plus précis sans cacher sa position derrière un masque d’universitaire «neutre», ce qui est une démarche honnête.

L’auteur divise l’histoire du BPP en trois périodes, chacune marquée par des caractéristiques particulières.

– **1966-1971** : durant cette période, il se présente comme une organisation révolutionnaire qui prône «*l’autonomie politique pour l’Amérique noire*», proposition très ambiguë à laquelle vinrent s’ajouter ensuite le « socialisme », le marxisme-léninisme et une théorie très particulière «*l’intercommunalisme*». Le parti prône le «*contrôle*» de la police, de l’éducation, de la sphère économique et de la sphère politique par la «*communauté*» (sous-entendu afro-américaine). A partir de 1969 le parti lance des programmes (petits déjeuners, «écoles de la libération», détection de la drépanocytose, cliniques gratuites) qui attirent des milliers de militants. Il vise à éduquer politiquement les Afro-Américains et à leur inculquer une conscience révolutionnaire qu’ils n’ont pas, selon Huey P. Newton.

Le parti crée une section internationale en 1971 sous la direction d’Eldridge ministre de l’information à Alger.

Dans la mesure où le parti soutient l’idée de la lutte armée, et dans le contexte très particulier de la guerre du Vietnam, le BPP, ses cadres comme ses militants de base, deviennent la cible principale du FBI⁵. Huey P. Newton est arrêté en 1969 pour avoir tué un flic et libéré en 1970 suite à une énorme campagne unitaire qui lui donne une dimension nationale. Huey P. Newton commence à remettre en cause la perspective de la lutte armée.

Une série de divergences apparaît entre Eldridge Cleaver et Huey P. Newton. Eldridge Cleaver veut continuer à défendre une position plus radicale de confrontation armée avec l’Etat mais il perd la bataille interne. Huey P. Newton souhaite mettre l’accent sur les «programmes de survie», ce qui provoque l’indignation ou la démoralisation d’une partie des militants qui se sentent trahis. La scission entre les deux pôles (on ne peut pas parler de tendances ni de fractions car le BPP n’était pas un parti démocratique mais une organisation caricaturalement autoritaire) entraîne des affrontements internes violents et meurtriers et affaiblit considérablement le parti.

– **1971-1974** Le parti se concentre sur les «programmes de survie» et les candidatures électorales de Bobby Seale et d’Elaine Brown à Oakland, aucun d’eux n’est élu mais leurs candidatures ouvrent la voie à l’élection du premier maire afro-américain Carl Stokes en 1970 à Oakland et celle de Coleman Young, premier maire afro-américain de Détroit en 1979. Le BPP ferme de nombreuses sections locales et demande à ses militants de venir habiter à Oakland, ville conçue comme un futur «territoire libéré», ou une «commune libérée». Comme en atteste le témoignage d’Elaine Brown dans *A taste of power*, l’une des compagnes officielles du «Serviteur Suprême du Peuple», Huey P. Newton et ses potes consomment de plus en plus de cocaïne et se livrent à la violence dans le parti et dans la communauté afro-américaine. Des procédures pour malversation de fonds sont déclenchées et Huey P. Newton fuit à Cuba lorsqu’il est accusé du meurtre d’une prostituée mineure.

Le BPP subit de nouvelles pertes suite à la perception de plus en plus négative du parti dans la population.

– **1974-1982** Elaine Brown nommée (par un coup téléphone de Huey P. Newton !) présidente du BPP et intronisée ensuite par le Comité central, essaie d’améliorer l’image du parti et de développer un travail

un point de vue très différent : pour elle, la plupart des Afro-Américains n’ont **jamais** voulu être « intégrés » car la majorité des Euro-Américains y ont toujours été violemment opposés et ce serait encore le cas aujourd’hui. Selon elle, la fin de la ségrégation légale n’est pas du tout synonyme d’une intégration réelle, si par intégration on entend un mélange total et sans préjugés ni discriminations des populations euro-américaines et afro-américaines dans les mêmes quartiers, les mêmes emplois, etc. Cf. https://www.loc.gov/item/afc2010039_crhp0051#about-this-item . Il existe aussi une version écrite en PDF sur ce même site.

⁵ Selon Kathleen Cleaver, les militants du BPP, même s’ils tenaient des discours révolutionnaires et étaient prêts à mourir pour la cause, ne se rendaient pas vraiment compte de la peur qu’ils inspiraient à l’Etat, cf. son interview citée dans la note précédente.

dans différentes commissions municipales (notamment sur l'éducation et la santé). Sous son impulsion, les militantes prennent plus de pouvoir dans l'organisation à Oakland qui est considérée comme «la base» du parti.

Huey P. Newton revient en 1977. Son comportement est de plus en plus erratique et violent et il essaie de faire tuer l'un des témoins qui devaient être présents à son procès. Elaine Brown démissionne du parti. Le journal cesse de paraître en 1980 et le parti cesse ses activités en 1982.

Le livre est organisé par thème, ce qui induit certaines répétitions, mais celles-ci ne gênent pas la lecture de l'ouvrage tant il est dense.

Dans une brève introduction, l'auteur essaie d'introduire les principaux courants existant avant la naissance du BPP en 1966 pour que les non-initiés puissent comprendre le contexte social et politique. Fondamentalement, selon lui, les gouvernements américains des années 50 et 60 ont vu l'essor du mouvement des droits civiques à travers le «*prisme de la guerre froide*». Pour pouvoir continuer à prétendre être le «*champion de la démocratie en Afrique, en Asie et en Amérique latine*», il fallait que l'Etat fédéral introduise une petite dose de réformes afin que ne soit pas mis en cause le «*consensus favorable à la démocratie*» (bourgeoise) «*et au libre marché*». Cependant, il existait un fossé entre les revendications du mouvement des droits civiques qui se contentait de réclamer un accès égal aux services de l'Etat (santé, éducation, emploi, etc.) et les réalités des ghettos où vivaient les Afro-Américains, surtout pour les 4 millions d'entre eux qui avaient émigré du Sud au Nord⁶, avant et après la Seconde Guerre mondiale : vivant dans des taudis, ne pouvant offrir à leurs enfants que des écoles surpeuplées, sous-équipées et donc peu performantes, discriminés dans le logement, l'éducation, l'emploi et la santé, persécutés sans cesse par les flics euro-américains et sévèrement condamnés par les juges et les jurys euro-américains, ils avaient du mal à se sentir vraiment Américains et à vouloir accéder aux bénéfices de la citoyenneté comme le leur conseillaient les dirigeants des organisations les plus modérées : NAACP, Urban League, SCLC.

Face à cette situation, selon Paul Alkebulan, deux positions principales s'affrontaient depuis les années 20 : **l'intégration ou la sécession**.

L'intégration supposait de se battre à l'intérieur du système pour obtenir l'égalité. Bien sûr, il existait plusieurs façons d'y parvenir, y compris en soutenant la création d'un capitalisme afro-américain et des projets d'éducation spécifiques pour faciliter la formation, chez les Afro-Américains, d'une petite bourgeoisie qualifiée et d'une bourgeoisie politiquement influente.

La sécession pouvait mener dans deux directions :

- le retour pur et simple en Afrique prôné par Marcus Garvey,
- ou la création de communautés fermées aux Etats-Unis mêmes (ce que permettait déjà l'existence de ghettos et le racisme hégémonique des Euro-Américains). Ces communautés, elles aussi, opéreraient un «retour en Afrique» mais sur un plan plus symbolique (changement de patronymes – ceux-ci ayant été choisis par les propriétaires d'esclaves – et de vêtements, voire adoption de l'islam, religion jugée «non européenne», adoption de coutumes, d'une alimentation et de «sensibilités» dites «africaines»), tout en assurant le développement d'une économie afro-américaine : en clair, la création d'une bourgeoisie et d'un capitalisme afro-américains qui, à l'intérieur même des Etats-Unis, constitueraient un contre-pouvoir, surtout si en même temps on développait les «études afro-américaines» dans le

⁶ Selon Kathleen Cleaver (interview citée précédemment), cette immigration a eu des effets positifs lors de la création du BPP en Californie puis dans d'autres régions : beaucoup d'Afro-Américains avaient encore de la famille dans le Sud. La violence qui se déchaîna contre le mouvement des droits civiques dans le Sud, violence transmise par les images de la télévision et des journaux mais aussi par les relations familiales, radicalisa beaucoup d'Afro-Américains qui, même s'ils subissaient aussi la ségrégation dans d'autres régions, espéraient que la situation allait s'améliorer lentement ou avaient l'illusion qu'ils étaient moins mal lotis. Et ce n'est pas un hasard si l'idée de se défendre contre les flics en portant les armes, ou en les ayant à portée de main chez soi eut du succès en dehors du Sud, région où les Afro-Américains savaient qu'une telle attitude était suicidaire.

système scolaire et universitaire pour mieux connaître à la fois la contribution des Africains et des Afro-Américains à l'histoire de l'humanité face au récit mystifié et mensonger de la culture euro-occidentale.

On comprend que le «nationalisme noir» ait séduit les jeunes Afro-Américains des années soixante, qu'il s'agisse de l'idéologie du «Pouvoir Noir», ou du soutien aux mouvements de libération nationale en Afrique voire du soutien aux nouveaux chefs d'Etat comme N'Kruhmah au Ghana par exemple.

Ce «Pouvoir noir» ne fut précisément défini par aucun de ses partisans, mais il impliquait le «contrôle des communautés» afro-américaines sur leur environnement immédiat, qu'il s'agisse de l'économie, des forces de répression, de la justice, ou des services dits publics, et ces deux mots eurent un pouvoir d'intimidation formidable⁷.

- « Les Héritiers de Malcolm X »

Dans le premier chapitre, l'auteur explique que Malcolm X a considérablement influencé les Panthères noires. Il faut savoir que, même si Malcolm X était en pleine évolution politique au moment de son assassinat, il restait plus ou moins fidèle à l'idée d'un séparatisme des Afro-Américains qui caractérisa les «nationalistes culturels», de Marcus Garvey à la Nation de l'Islam (NOI)⁸. Pour Malcolm X, l'intégration au niveau de l'Ecole et du logement souhaitée par le mouvement des droits civiques était impossible et le racisme des Euro-Américains aboutirait de fait à créer ou à agrandir les «communautés» (traduire les quartiers, les communes, voire les zones géographiques) où les Afro-Américains étaient majoritaires, ce qui justifierait d'autant plus «*le contrôle de l'économie et de la politique de leur communauté*». Selon Paul Alkebulan, les Black Panthers étaient parfaitement légitimes à se présenter comme les «héritiers de Malcolm», comme en témoignent leurs positions sur quatre points :

1. «*Les Afro-Américains peuvent utiliser les armes pour obtenir des objectifs politiques.*»

Comme le souligne Alkebulan, Malcolm X n'a pas eu le temps de définir une position claire sur l'usage des armes : s'agissait-il simplement d'un moyen d'autodéfense ou d'un outil pour obtenir une autonomie politique allant jusqu'à la sécession territoriale ? La réponse étant liée à la question de savoir si les Afro-Américains faisaient partie d'une colonie dont il faudrait définir les limites territoriales ou «simplement» d'une minorité qui devait acquérir (y compris par l'usage de la force) l'égalité avec la majorité euro-

⁷ Kathleen Cleaver (interview citée) raconte que les journalistes harcelaient tout le temps Stockely Carmichael ou d'autres dirigeants du SNCC en leur demandant : « Mais qu'est-ce que vous voulez exactement ? » Lorsque Carmichael se mit à répondre qu'il voulait le «Pouvoir noir» tout à coup les journalistes le laissèrent tranquille ! Même s'il n'est pas l'inventeur de cette expression, il en fut considéré comme le propagandiste le plus déterminé. Voici deux définitions qu'il en donna : « *C'est un appel aux Noirs de ce pays pour qu'ils s'unissent, reconnaissent leur héritage, construisent un sens de la communauté. C'est un appel aux Noirs pour qu'ils définissent leurs propres buts et dirigent leurs propres organisations.* » « *Le Pouvoir noir signifiait que les Noirs devaient se rassembler pour construire une force politique soit en élisant leurs représentants soit en forçant leurs représentants à défendre leurs besoins, [plutôt que de faire confiance aux partis établis].* » On remarquera que les réactions extrêmement violentes face à ce slogan illustrent non pas la radicalité (inexistante) de cette expression mais le profond racisme de la société américaine.

⁸ Pour l'anecdote, il est significatif que Louis Farrakhan, dirigeant actuel de la Nation de l'Islam, pense que Trump a pris une «sage décision» («*So in this way, Mr. Trump I think is wise to vett anyone coming from that area into America because the hatred for America is in the streets now*») en interdisant l'entrée du territoire américain aux citoyens originaires de certains pays dits «musulmans» parce qu'ils détestent avec raison les Etats-Unis pour leurs crimes. L'interview complète se trouve sur le site de la NOI (Nation de l'Islam) : <https://www.noi.org/minister-farrakhan-alex-jones-interview/>. Son intervieweur n'est rien d'autre que Alex Jones, un conspirationniste libertarien d'extrême droite... Qui se ressemble s'assemble ! Le discours de Farrakhan ressemble comme deux gouttes d'eau au discours pseudo «anti-impérialiste» de nombreux gauchistes qui préfèrent toujours soutenir les dirigeants de certains Etats du Sud que de soutenir les luttes sociales et les droits démocratiques de leurs peuples. On en a encore un exemple éclairant en ce moment à propos de l'attitude de l'extrême gauche internationale vis-à-vis de Maduro.

américaine. Cette question n'avait rien d'académique puisque Robert F. Williams, dirigeant de la section de Monroe en Caroline du Nord, l'avait posée très concrètement dans les années 1957-1959 en organisant et en armant les habitants afro-américains de sa ville contre les attaques du Ku Klux Klan⁹. Et même si Robert. F. Williams dut s'exiler ensuite à Cuba puis en Chine (avant de revenir en 1969 et de faire plus tard son mea culpa), son expérience fut capitale pour Huey P. Newton et ses camarades.

2. «*Les individus peuvent obtenir une régénérescence spirituelle et mentale à travers leur participation dans le mouvement*».

Pour ce qui concerne **la possibilité d'une auto-rédemption personnelle**, Malcolm ayant lui-même été maquereau, trafiquant d'armes et de drogue, sa rédemption personnelle à travers l'islam représentait dans les années 60 un modèle pour de nombreux jeunes passés par la case prison... ou pas¹⁰. Le vécu de Malcolm X évoqué dans son *Autobiographie* correspondait sur de nombreux points avec l'expérience concrète des fondateurs du BPP comme Huey P. Newton et Bobby Seale, mais aussi de leur base militante à Oakland, et de bien des personnes qui les rejoignirent ensuite (les plus célèbres étant Eldridge Cleaver et George Jackson, mais il y en eut des centaines d'autres).

Cela explique pourquoi le BPP pensait s'appuyer sur le «*lumpenprolétariat*», notion cependant très floue chez Huey P. Newton puisqu'elle englobait à la fois les voleurs, les maquereaux, les trafiquants, les prisonniers, les ex-taulards et les braqueurs, mais aussi les prostituées, les chômeurs, et tous les travailleurs pauvres ou précaires (domestiques, travailleurs sans qualification, etc.).

On remarquera que cette orientation vers les taulards et les délinquants¹¹ aboutit à importer au sein du BPP des comportements mafieux décrits dans plusieurs autobiographies militantes, et finira par lui aliéner le soutien d'une partie des prolétaires afro-américains quand ces pratiques, même si elles ne caractérisaient heureusement pas tout le parti, seront rendues publiques et montées en épingle par le FBI, la justice et les médias.

- La NOI et le BPP face au lumpen-prolétariat

Rappelons la définition d'Engels, dans *La guerre des paysans en Allemagne* très différente à la fois de la connaissance qu'en avait le BPP et de sa définition par Huey P. Newton : «*La classe réduite exclusivement et pour toute sa vie au salaire est encore bien loin de constituer la majorité du peuple allemand. Elle est donc également réduite à chercher des alliés. Et ceux-ci ne peuvent être cherchés que parmi les petits bourgeois, parmi le Lumpenproletariat des villes, parmi les petits paysans et les journaliers agricoles. Nous avons déjà parlé des petits bourgeois. Ils sont très peu sûrs, sauf après la victoire, et alors ils poussent des cris de triomphe assourdissants, dans les bistrotts. Cependant il y a parmi eux de très bons éléments qui se joignent spontanément aux ouvriers. Le Lumpenproletariat, cette lie d'individus dévoyés de toutes les classes, qui établit son quartier général dans les grandes villes est, de tous les alliés possibles, le pire. Cette racaille est absolument vénale et importune. Quand les ouvriers français écrivaient sur les maisons, à chaque révolution, l'inscription : "Mort aux voleurs!" et*

⁹ Cf. son livre *Negroes with guns* (téléchargeable sur le Net : <https://libcom.org/files/Robert%20Franklin%20Williams%20-%20Negroes%20with%20guns.pdf>), le documentaire du même nom et le livre de Lance Hill, *The Deacons for Defense: Armed Resistance and the Civil Rights Movement* qui sera l'objet d'un autre compte rendu.

¹⁰ Rappelons que, **en 2010**, les prisons américaines étaient encore peuplées à 40 % d'Afro-Américains alors qu'ils ne représentaient que 13,6 % de la population des Etats-Unis.

¹¹ Le BPP disposait d'une organisation secrète clandestine, une branche militaire en vue de préparer la révolution armée, composée d'individus qui menaient une vie «normale», portait des costards-cravates, vivaient dans des quartiers résidentiels, et soit disposaient d'un travail légal soit se livraient à des trafics illégaux. Cette branche clandestine, totalement contrôlée par Huey P. Newton, fut à l'origine de nombreuses violences qui nuisirent considérablement au parti : tabassages et tortures de militants du BPP soupçonnés d'être des taupes du FBI, racket de commerçants récalcitrants à payer «l'impôt révolutionnaire» ou à donner leurs marchandises pour les «programmes de survie» du parti, assassinat de militants de la faction Cleaver, etc.

qu'ils en fusillaient même plus d'un, ce n'était certes pas par enthousiasme pour la propriété, mais bien parce qu'ils savaient très justement qu'il fallait avant tout se débarrasser de cette bande. Tout chef ouvrier qui emploie ces vagabonds comme gardes du corps, ou qui s'appuie sur eux, prouve déjà par là qu'il n'est qu'un traître au mouvement.»

Huey P. Newton se souciait d'autant moins d'être fidèle aux concepts marxistes qu'il considérait que la «question afro-américaine» était absente des écrits marxistes classiques et qu'il fallait apporter des idées neuves. Il admirait ceux qui avaient fait de la prison ; dans son esprit, ces hommes avaient défié l'autorité de la loi, étaient de «vrais mecs» (pas des Afro-Américains soumis, dociles ou complexés par rapport aux Euro-Américains) et donc des révolutionnaires potentiels. C'est pourquoi il cultivait le parler des ghettos (celui des «*boys from the block*», des «mecs de la cité», pourrait-on traduire), les grossièretés et insultes sexistes et homophobes (que les admirateurs actuels des Panthères, adeptes du politiquement correct¹² et de la ridicule genrisation de l'orthographe, se gardent d'évoquer), les attitudes pseudo-viriles et provocatrices liées à la possession d'une arme, les affrontements physiques à la moindre divergence, etc.

Comme le souligne Jeffrey O. Ogbar¹³, le BPP et la NOI (Nation of Islam) visaient les mêmes catégories populaires : les prisonniers et les éléments les plus pauvres de la population afro-américaine. Les deux partis prônaient la rédemption personnelle et collective, l'un à partir de la politique, l'autre à partir de la religion. Mais là où la NOI obligeait ses membres à ne jamais jurer, à n'avoir de relations sexuelles qu'avec leur femme, à ne pas boire, ni consommer de drogues, à ne jamais plus commettre de délit ou de crime, à s'habiller de façon élégante pour les hommes et très pudique pour les femmes, etc., le BPP avait une attitude exactement inverse : un bon militant du BPP se saoulait, se droguait, changeait de partenaire féminin comme de chemise, mangeait du porc (honné par la NOI comme par les nationalistes culturels du groupe US¹⁴), jurait comme un charretier, utilisait un langage ordurier, n'hésitait pas à enfreindre la loi, etc. Quant aux militantes, elles pouvaient porter toutes les tenues vestimentaires qu'elle voulait, changer de partenaire fréquemment (quitte à prendre le risque d'une bonne rouste, punition considérée comme «normale» par Huey P. Newton, comme en témoigne Elaine Brown dans *A taste of power*), utiliser un langage vulgaire et agressif en permanence (la «*street attitude*»), etc. Il est donc évident que les résultats concrets de la «rédemption» étaient nettement plus probants chez les musulmans afro-américains que chez les Panthères noires...

Dans ses écrits du début des années 70, Huey P. Newton considérait que, à cause de l'automation, même le prolétariat afro-américain disparaîtrait rapidement et que les ouvriers afro-américains

¹² Comme en témoigne cet extrait de *Soul on ice (Un noir à l'ombre, Seuil, 1969)*, livre qui se vendit à plus d'un million d'exemplaires et eut le soutien de la gauche avec des arguments douteux comme ceux de Robert Scheer, journaliste de la revue *Ramparts*, écrivit dans sa préface à *Post-prison writings and speeches* d'Eldrige Cleaver : «*il ne faisait pas partie de ces bons citoyens qui avaient choisi de pratiquer l'art de la séduction et des cadeaux plutôt que le viol* ». Comme si le viol était une fatalité sociale, un « choix » principalement déterminé par des convictions politiques et une origine sociale populaire !

Cleaver écrivit dans *Soul on ice* : «*Je suis devenu un violeur. Pour affiner ma technique et mon mode opératoire, j'ai commencé par pratiquer sur des filles noires dans le ghetto et quand j'ai considéré que j'étais à l'aise, j'ai changé de quartier et cherché des proies blanches. Le viol était pour moi un acte insurrectionnel. J'étais ravi de défier et de piétiner la loi de l'homme blanc, son système de valeurs, et de souiller ses femmes – et ce dernier aspect, je crois, était le plus satisfaisant pour moi parce que j'étais plein de rancœur contre le fait que, au cours de l'histoire, l'homme blanc avait utilisé la femme noire. Je sentais que je prenais ma revanche.*» Et Cleaver, dans ce livre (mais c'est aussi le cas de **tous** les mémoires écrits par des militantes et des militants du BPP), qualifie sans cesse les femmes afro-américaines de «*bitches*» c'est-à-dire de «chiennes», ou de tous les synonymes injurieux que l'on peut imaginer en français.

¹³ Jeffrey O. Ogbar, *Black Power: Radical Politics and African American Identity*, Johns Hopkins University Press, 2004.

¹⁴ US signifie ici « Nous », mais est aussi un jeu de mots avec United States. Les Panthers les appelaient par dérision les United Slaves, les « Esclaves unis ».

deviendraient tous des lumpen-prolétaires, renforçant ainsi les chances d'abattre le capitalisme. C'est pourquoi il est absurde, malgré leur extrême confusion idéologique, d'accuser les Black Panthers d'avoir effectué, à partir de 1971, un tournant «réformiste». De toute façon, si l'on veut jouer les marxistes puristes, on peut aisément qualifier de réformiste le programme en 10 points du BPP, fortement influencé par un des programmes de la Nation de l'Islam. Pourtant, Huey P. Newton croyait sincèrement que, s'il n'était pas assassiné par le FBI, il verrait la révolution de son vivant car il avait une vision apocalyptique du capitalisme comme la plupart des gauchistes de son époque... et d'aujourd'hui.

Dans ce chapitre, Alkebulan évoque l'influence décisive de Frantz Fanon sur Bobby Seale et Huey P. Newton et notamment sur l'aspect rédempteur de la violence pour les colonisés : en clair, faire changer la peur de camp, de celui des exploités à celui des exploités. L'auteur semble approuver les critiques d'Earl Ofari pour qui les lumpen-prolétaires n'acquerront «*jamais suffisamment de discipline et de cohésion pour organiser une structure capable de fournir une direction à la communauté noire*» car ils sont «*révolutionnaires un jour et le lendemain travailleront dans un programme local financé par l'Etat*» ; «*leurs positions "idéologiques" sont conditionnées par leurs intérêts immédiats ou leurs émotions*» ; et enfin ils sont «*incapables de construire les alliances à long terme qui leur permettraient de s'implanter à long terme dans la partie la plus productive de la communauté afro-américaine*».

Ces critiques n'influencèrent guère les positions du BPP qui considérait la police comme une «*armée d'occupation*», exigeait «*l'autodétermination*» (revendication au contenu plutôt nébuleux) et pensait, (du moins durant les quatre premières années) que ses militants devaient «*attaquer les flics en petits groupes pour apprendre aux Noirs "les moyens stratégiques de résistance"*».

Selon l'auteur, les critiques adressées aux Panthers, notamment celle d'avoir sous-estimé les rapports de force avec les forces de répression sont justes, mais ne tiennent pas assez compte des autres dimensions de l'activité du BPP, notamment les alliances avec d'autres groupes.

3. «*Les Noirs doivent être ouverts à la possibilité d'alliances avec d'autres groupes ethniques mais seulement sur la base d'un respect mutuel.*»

Sur ce point aussi, Malcolm X était en rupture avec l'attitude séparatiste des «nationalistes culturels» et le BPP conclut de nombreuses alliances «arc-en-ciel» avec le Peace and Freedom Party en 1968 (composé essentiellement d'Euro-Américains) mais aussi avec le Student Nonviolent Coordinating Committee avec lequel il tenta de fusionner ; avec le Puerto Rican Young Lords Party en 1969 ; avec différents groupes étudiants euro-américains pour les inciter à sortir des facultés afin d'aller dans les quartiers populaires faire de l'agit-prop parmi les Afro-Américains. Sur ce plan, le BPP n'eut guère de succès mais il réussit à imposer, avec d'autres forces, les premiers programmes d'«études afro-américaines» dans les écoles et les universités et à élargir les rangs du mouvement contre la guerre du Vietnam. Le BPP organisa aussi une conférence pour un «front uni contre le fascisme en 1969» avec divers groupes «radicaux» euro-américains, latinos, asiatiques, etc. Bien que le BPP considérât les Etats-Unis comme une «entité fasciste», comparât constamment les flics à la Gestapo, et la situation des Afro-Américains à celle des Juifs dans l'Allemagne nazie et que ses positions ne fussent pas partagées par tous, sa présence dans ces différentes alliances lui permit de souligner au moins que «*la lutte ne se déroulait pas entre les races mais entre les classes*».

Mais cette politique d'alliances alla très loin puisque le BPP, après avoir dénoncé les capitalistes afro-américains comme des exploités, commença à théoriser l'alliance avec les «bons» capitalistes afro-américains, ceux qui acceptaient d'employer des salariés afro-américains, qui réinvestissaient dans la «communauté», versaient de l'argent au parti et acceptaient de donner gratuitement un certain nombre de leurs marchandises (nourriture, vêtements, chaussures, etc.).

Par contre, cette politique d'alliances finit par causer des problèmes au sein du BPP, notamment entre Huey P. Newton et Eldrige Cleaver. Huey P. Newton, en sortant de prison en 1970, expliqua que le parti avait une position trop militariste et il s'opposa à l'idée d'une «*Convention constitutionnelle révolutionnaire du peuple*» que préparait activement Cleaver depuis deux ans. De plus, Huey P. Newton en était arrivé à la conclusion que les Etats-nations étaient en train de disparaître parce que «*le capitalisme ignorait les frontières et les Etats et était donc en train de transformer le monde en un réseau de communautés opprimées et interdépendantes*». Ce tournant idéologique et pratique (abandon de la perspective de la lutte armée) fut mal compris par la base et entraîna des luttes fratricides qui furent

fatales au BPP, d'autant plus qu'elles furent stimulées par les activités de nombreux agents provocateurs au sein du parti.

4. *«Le mouvement des droits civiques fait partie d'une lutte internationale contre le racisme et le capitalisme occidental.»*

L'idée de Malcolm X et donc aussi du BPP était que le lien entre les deux luttes transformerait les conditions du combat au sein des Etats-Unis. Cela explique pourquoi le dixième point du programme fondateur du BPP réclamait l'organisation d'un référendum à l'ONU¹⁵ et pourquoi le BPP tenta d'avoir une «ambassade» en Algérie dirigée par Eldridge Cleaver et d'entretenir des liens avec des mouvements de libération nationale et des gouvernements dits «révolutionnaires» (Algérie, Vietnam, Corée du Nord, Chine, etc.)

Convaincus que le gouvernement menait une «guerre génocidaire» contre la population afro-américaine, le BPP chercha des alliés chez les gouvernements « anti-impérialistes » mais ces derniers n'acceptèrent ces relations que pour mieux instrumentaliser les Black Panthers et y mirent fin dès que leurs intérêts étatiques le leur commandèrent.

- « **Survivre en attendant la révolution** »

Tel est le titre à la fois de ce livre et du deuxième chapitre qui souligne le rôle et l'importance des «programmes de survie». Il est très difficile encore aujourd'hui de mesurer leur impact exact. Nous ne disposons que des chiffres communiqués par le BPP ou le FBI, chiffres qui, comme ceux concernant ses effectifs (5 000 membres), le nombre d'Afro-Américains ayant pu passer les tests gratuits pour la détection de la drépanocytose (500 000), le nombre de ses militants tués (10, 28 ou 40 selon les sources) ou les ventes de son journal (de 100 à 130 000 par numéro) sont invérifiables.

Il est important de donner ces précisions parce que pratiquement tous les historiens¹⁶ (et évidemment les gauchistes et les journalistes pressés) reprennent de façon acritique les données (probablement gonflées) fournies par le BPP et ses dirigeants dans leurs livres ou conférences récentes.

Quoi qu'il en soit, ces programmes avaient pour objectif de «servir le peuple» (slogan maoïste très répandu à l'époque) tout en fournissant de l'oxygène à un parti en butte à une répression féroce. Ils lui permirent de se créer un certain espace politique en vue d'une «politisation de masse, d'un travail de persuasion et d'éducation» politique. Suivant la tradition léniniste de *Que faire* et de tous les partis trotskistes et staliniens, le BPP voulait constituer un «parti d'avant garde» qui «élèverait le niveau de conscience du peuple». Comme l'écrit Alkebulan, ces programmes, qui commencèrent seulement en janvier 1969, et ne figuraient pas dans le programme initial du parti en 1966, «furent plus importants pour l'existence du parti en tant qu'organisation qu'ils le furent pour la survie de la communauté noire». Ils servirent à «améliorer l'image du parti» et à «introduire le socialisme dans des termes concrets et pratiques. Les entreprises furent sollicitées pour qu'elles effectuent des dons afin de redistribuer les richesses à ceux qui n'avaient rien». Il s'agit certainement du point de vue de l'auteur mais aussi d'une interprétation possible du programme du BPP qui mêla toujours une phraséologie révolutionnaire, une pratique de l'auto-défense armée et la participation à des campagnes électorales nationales et locales dans le cadre de la démocratie bourgeoise. A ce propos, il faut souligner que Eldridge Cleaver (toujours présenté comme plus «révolutionnaire» que Huey P. Newton à partir de 1971 fut candidat aux présidentielles de 1969).

¹⁵ Le BPP réclamait «un plébiscite supervisé par l'Organisation des Nations Unies se déroulant dans la “colonie” noire, et auquel ne pourront participer que des sujets noirs “colonisés”, afin de déterminer la volonté du peuple noir quant à sa destinée nationale».

¹⁶ Dans un article de David J. Garrow, « Picking Up the Books: The New Historiography of the Black Panther Party », on trouvera un point de vue critique sur ces questions (y compris sur l'exagération de l'infiltration des Panthères par le FBI, thème commun à toutes les analyses gauchistes pour expliquer l'échec du BPP), et aussi une bonne chronologie de l'histoire du BPP.

<http://www.davidgarrow.com/File/DJG%202007%20BPPRAHFinal.pdf>

Les principaux «programmes de survie» furent :

– la **distribution de repas aux enfants** (le FBI diffusa aussitôt des rumeurs sur l’empoisonnement de la nourriture, l’endoctrinement des enfants et de prétendues pratiques pédophiles), distribution qui se déroulait souvent dans des églises avec le soutien de pasteurs ou de prêtres (le FBI fit pression sur les responsables de ces églises) ;

– les campagnes pour le «**contrôle de la police par la communauté**», donc la «*décentralisation des forces de police*», en vue d’organiser des référendums afin de créer des «*départements de police séparés dans les villes comptant d’importantes minorités afro-américaines*» et dans l’immédiat des enquêtes militantes sur les meurtres d’Afro-Américains commis par des policiers ;

– les **cliniques de santé gratuites** : la profession médicale était pratiquement interdite aux Afro-Américains dans le Sud et très limitée dans le Nord. Le parti recruta donc des «*médecins révolutionnaires*» à la fois pour ses besoins internes (soigner les militants qui n’avaient aucune envie d’être arrêtés et tabassés par les flics à l’hôpital sans que les infirmières et médecins euro-américains n’interviennent) et pour les besoins de la population afro-américaine ;

– la **détection de la drépanocytose** et plus généralement le développement de la médecine préventive et la lutte contre la drogue (même si la consommation de drogues était interdite par le BPP, de fait beaucoup consommaient non seulement du haschich mais aussi de la cocaïne) ;

– et les «*écoles libérées*¹⁷» : cette idée, comme d’autres du BPP, avait déjà été mise en pratique dans le Sud par le mouvement des droits civiques. Mais les établissements du BPP étaient beaucoup plus politisés. L’école d’Oakland (OCS) distribuait trois repas par jour et fournissait un service de ramassage scolaire. Si au départ le BPP refusa toute subvention étatique, il finit par les accepter.

L’auteur se plaint que ces programmes n’aient pas donné naissance à de véritables entreprises, à des coopératives durables et à des ONG communautaires qui auraient commencé à contrôler l’économie locale. Il regrette que le Comité central n’ait pas compris «*l’importance d’établir une base économique, spécialement dans une société capitaliste*». Alkebulan semble ignorer que cela fut justement le projet des social-démocraties européennes (notamment celles du nord de l’Europe) et qu’il a abouti à enchaîner les travailleurs aux bureaucraties syndicales et politiques, mais pas à les émanciper de la domination et de l’exploitation capitalistes.

- « **Le développement régional du BPP** »

Parti de la ville d’Oakland, le parti s’étendit à une soixantaine de villes à travers l’Amérique, l’estimation de ses effectifs variant, selon les sources entre 1 500 et 5 000 membres (et certains historiens allant jusqu’à affirmer que le BPP abritait 25 % d’informateurs ou d’agents provocateurs¹⁸ !). L’éducation politique était centrée sur l’histoire africaine et l’histoire afro-américaine : le programme de formation minimum durait six semaines. Un apprenti militant était censé lire au moins deux heures par jour, apprendre par cœur et pouvoir réciter les 10 points du programme des Panthères noires, certains passages du *Petit Livre rouge*, les expliquer en public devant ses camarades, etc. Cette formation politique était souvent inefficace vu que de nombreux postulants avaient du mal à lire et aussi à comprendre des concepts abstraits comme ceux exposés dans les citations de Mao ou les livres de « philosophie marxiste ». Beaucoup de jeunes prolétaires, enthousiasmés par l’image médiatique virile du parti, étaient découragés par ces exigences. Les Panthers considéraient que la Chine, Cuba, le Vietnam, l’Algérie et la Tanzanie étaient des Etats socialistes modèles ; cette illusion imprégnait toute leur propagande, tout en les convainquant qu’ils pouvaient, eux aussi, renverser la domination impérialiste.

La vente du journal était obligatoire tous les jours (environ 6 heures quotidiennes) et chaque section avait des quotas de vente, impliquant que l’argent soit payé une semaine avant l’expédition du prochain numéro. Selon le FBI, la circulation du journal était de 100 à 139 000 exemplaires par semaine dans les

¹⁷ Cf. cette vidéo tournée en 1977 : <https://www.youtube.com/watch?v=9dYsjDqUdr0> .

¹⁸ Cela rappelle cette blague qui, au temps du maccarthysme, racontait qu’un militant du Parti communiste américain sur trois était un indic, donc l’infiltration policière n’était pas vraiment une nouveauté pour l’extrême gauche !

années fastes (néanmoins, il ne faut pas confondre ventes et circulation d'une publication) mais cette circulation (selon le FBI) se réduisit à 50 000 exemplaires en 1970 quand le BPP commença à décliner. En dehors du journal, les militants vendaient des affiches, des badges, des brochures et faisaient payer les conférences de leurs dirigeants.

Persuadés qu'ils étaient en guerre contre l'Etat, les militants du BPP avaient des tribunaux internes qui infligeaient des châtiments corporels (minimum dix coups de fouet, voire des passages à tabac très violents, et la torture et l'exécution pour certaines personnes accusées d'être des informateurs du FBI). Comme le remarque Paul Alkebulan, il aurait mieux valu publier leurs photos, adresse et identité dans le journal que de se transformer en police politique avec toutes les conséquences négatives que cela eut sur l'image et le fonctionnement du parti. Sans compter le fait que souvent les personnes torturées soupçonnées d'être des indicateurs étaient innocentes et étaient tabassées par... de véritables flics infiltrés qui les avaient dénoncées.

Dans certaines villes comme Los Angeles et Chicago, le BPP «*tenta de réduire le crime dans la communauté noire en éduquant politiquement les gangs*». Le FBI sabota leurs efforts avec ses méthodes traditionnelles (envoi de fausses lettres injurieuses, interventions d'agents provocateurs, etc.) ce qui déclencha d'inévitables affrontements meurtriers. Néanmoins, dans quelques cas, les Panthères réussirent à convaincre quelques membres des gangs, voire un gang entier, de participer à la distribution des petits déjeuners. Comme le remarque Alkebulan, globalement le projet échoua à la fois parce que le crime paie toujours mieux que le militantisme bénévole et aussi parce que l'Etat était parfaitement conscient du péril qu'aurait représenté une alliance entre des gangs représentant des milliers d'hommes armés et un groupe ayant une idéologie révolutionnaire, de surcroît allié à des Etats « socialistes » et à des mouvements de libération nationale.

Le BPP organisa aussi les prisonniers et eut même une section à la prison de sécurité de San Quentin. Il soutint les mouvements de prisonniers, considérant que beaucoup de détenus afro-américains étaient des «*prisonniers de guerre*» ou des «*prisonniers politiques*» dont il demandait la libération immédiate. Ce travail avait déjà été à la base du développement de la Nation de l'Islam suite à l'emprisonnement d'Elijah Muhammad durant la Seconde Guerre mondiale.

Passant en revue les différentes sections du BPP, l'auteur s'attarde sur celle de New York, qui joua un rôle crucial dans la scission de 1971 entre Huey P. Newton et Cleaver. En dehors des divergences sur la question de la lutte armée, le mécontentement grondait à New York et dans le New Jersey (mais aussi dans d'autres sections même si les militants n'osaient pas l'exprimer ouvertement) contre la direction du BPP : les militants avaient l'impression qu'ils n'étaient qu'une simple pompe à fric pour la direction ; ils voulaient garder davantage d'argent pour leurs besoins locaux, et désiraient lancer des campagnes dans les ghettos : «*ils se considéraient comme de véritables organisateurs communautaires, pas seulement comme des vendeurs de journaux ou des assistantes sociales*». Choqués par l'abandon progressif de la perspective de la lutte armée, ils avaient l'impression que l'essentiel des fonds était utilisé pour la défense des militants de la direction et pas pour ceux de New York. C'est à la suite de ses dissensions que fut créée la Black Liberation Army, scission d'une petite partie de l'appareil clandestin des Panthers créé longtemps auparavant.

Dans ses relations avec les autres organisations, qu'elles soient majoritairement composées d'Euro-Américains ou fassent partie des courants «nationalistes culturels», le BPP rencontra beaucoup de difficultés car, se considérant comme «l'avant-garde», il voulait exercer une hégémonie absolue sur tous les autres groupes, ce qui ne pouvait que créer des frictions, aggravées par les querelles d'egos, les interférences policières, la répression permanente, etc.

Selon Alkebulan, le «marxisme» du BPP ne fut guère accepté par les Afro-Américains : d'une part à cause de l'influence traditionnelle de la propagande anticommuniste (de la chasse aux syndicalistes des IWW à la guerre froide en passant par l'emprisonnement des militants hostiles à la première guerre mondiale, l'expulsion des anarchistes étrangers et le maccarthysme, la propagande anticommuniste a toujours été puissante et efficace aux Etats-Unis), mais aussi à cause de l'hostilité des «nationalistes culturels» qui considéraient le marxisme comme une «invention des Blancs», à l'image de ce que racontent aujourd'hui en France les Identitaires de gauche comme le PIR et de nombreux universitaires gauchisants. Comme l'écrit l'auteur : «*la plupart des Noirs résistèrent [au marxisme] parce qu'ils ne croyaient pas qu'une victoire du prolétariat ferait disparaître le racisme*».

Ce chapitre se termine par une évocation des relations internationales du BPP et surtout de son instrumentalisation par les régimes cubain, chinois, algérien et nord-coréen, situation qui amena Cleaver à revenir aux Etats-Unis dès 1975 pour faire face aux poursuites judiciaires qui l'avaient amené à s'exiler.

Selon Alkebulan, l'identification des Panthères aux «damnés de la terre» reposait sur une illusion d'optique. Aussi misérables que fussent les conditions de vie et de travail de la majorité d'entre eux¹⁹, les Afro-Américains vivaient dans une société très différente de celles des pays d'Afrique ou d'Asie des années 60 et 70, ils étaient «*malgré eux des Américains*». En dépit de ses réserves, l'auteur rend hommage au courage et à l'idéalisme de celles et ceux qui, prenant le discours révolutionnaire au sérieux, ne pourront plus jamais retourner aux Etats-Unis et ont payé un prix élevé pour leur engagement, condamnés à mort ou à la prison à vie.

L'auteur conclut par une évaluation générale des sections du BPP dans différentes régions. Il souligne que malgré leur inexpérience, leur jeunesse, leurs ressources limitées et la répression implacable du gouvernement fédéral, les militants ont réussi à mener un nombre impressionnant de campagnes locales qui eurent un impact immédiat mais aussi à long terme sur la vie des populations afro-américaines.

Reprenant les critiques de militants du BPP, il regrette que la direction, essentiellement composée d'habitants d'Oakland, n'ait pas su mieux intégrer des camarades venant de tous les Etats ; que les finances aient été aussi opaques et que l'organisation ait été aussi verticale.

- « Ennemis du peuple »

Ce chapitre revient plus en détail sur les circonstances de la scission de 1971 qui marque le début du déclin définitif du parti. Huey P. Newton expliqua que l'appel à la lutte armée n'était qu'une «*tactique temporaire pour réveiller le peuple et lui faire prendre conscience de la gravité de sa situation*» mais que l'objectif essentiel était les programmes communautaires. Pour lui, la lutte essentielle était politique et non militaire et les Afro-Américains n'étaient pas prêts à prendre les armes.

L'auteur décrit ensuite la politique du FBI et le fait que après l'assassinat de Malcolm X puis de Martin Luther King, il était indispensable pour l'Etat fédéral d'empêcher l'apparition d'un «*dirigeant capable d'unifier tous les groupes militants noirs*», d'un «*Messie noir*» qui canaliserait l'attention des masses afro-américaines, selon le FBI. Huey P. Newton n'avait pas le charisme suffisant, même s'il avait un grand flair politique. Eldridge Cleaver, lui, savait entraîner les foules (y compris quand il s'adressa à un lycée de jeunes filles euro-américaines et les incita à crier plusieurs fois avec lui «*Fuck Nixon !*») et avait un style flamboyant quand il écrivait ; de plus il disposait d'un réseau important de soutiens dans les milieux hippies et intellectuels euro-américains et aussi à l'échelle internationale. Selon l'auteur, la répression féroce dont fut victime le BPP dissuada les organisations afro-américaines plus modérées de mener des actions communes durables sur des questions comme celle du logement, de l'éducation, de la santé publique, et même de la lutte contre la guerre du Vietnam. A ce propos, il faut souligner que, en mettant fin à la circonscription obligatoire en 1973 (deux ans avant la fin de la guerre), le gouvernement sut habilement saper les bases du mouvement anti-guerre, ainsi que l'unité entre les jeunes afro-américains et euro-américains, très inégalement visés à la fois par la circonscription – beaucoup d'étudiants euro-américains échappaient au service militaire – et par le nombre de morts sur le champ de bataille (les pertes étant disproportionnellement plus élevées pour les conscrits afro-américains que pour les conscrits euro-américains).

¹⁹ Rappelons qu'aujourd'hui 8,6 millions de familles afro-américaines ont un revenu annuel supérieur à 35 000 dollars soit 52% des familles afro-américaines et 6,4 millions de familles ont un revenu supérieur à 50 000 dollars, soit 38,7 % des familles afro-américaines (chiffres cités dans un [article du journal L'Internationaliste de juin 2017](#)). Le Mouvement des droits civiques et le BPP ont de fait obligé la bourgeoisie euro-américaine et son Etat à accepter une redistribution des revenus, et donc une ascension sociale qui étaient impensables en 1966 pour le BPP comme pour tous les Afro-Américains...

Alkebulan signale que le FBI disposait de 7 400 informateurs dans les ghettos et que son travail de sape dépassa les frontières des Etats-Unis puisque la CIA envoya des agents en Algérie, au Kenya et en Tanzanie pour surveiller les Panthères en exil et tous ceux qui leur rendaient visite.

L'auteur termine ce chapitre en dressant le portrait de trois militants de base, deux hommes et une femme qu'il a rencontrés. Après avoir évoqué le culte de la personnalité²⁰, de la virilité et de l'infailibilité de Huey P. Newton, les détournements de fonds opérés par certains dirigeants, il tient à souligner, que malgré toutes ces critiques, le plus important est de comprendre les motivations généreuses de tous «*ces hommes et ces femmes qui permirent aux programmes communautaires de fonctionner*». Si certains militants se considéraient comme des «*soldats d'une armée révolutionnaire*» (selon la rhétorique du parti) et ne remettaient pas en cause les privilèges ou les abus de leurs chefs parce qu'ils étaient en guerre contre l'Etat, d'autres «*joignirent le parti parce qu'ils croyaient dans la politique de la justice sociale des programmes communautaires*» ; ils voulaient s'attaquer à la pauvreté dans les villes et considéraient leur engagement comme le prolongement du mouvement des droits civiques et de son appel à une «*prise de pouvoir*²¹ communautaire». Ils tentèrent de mettre en pratique «*leur propre vision de la justice sociale malgré de graves obstacles internes et externes*» et pour cela leurs efforts doivent être salués.

- « Les femmes et le BPP »

La question de la place des femmes dans le BPP a toujours fait l'objet de polémiques. Entre certaines féministes qui considèrent le parti comme une bande de machos bornés et harceleurs, d'un côté, et celles qui expliquent que le BPP fut la première organisation d'extrême gauche américaine à avoir été dirigée par une femme, on se trouve face à des analyses très contrastées.

L'auteur se situe, comme dans le reste de son livre, sur une ligne médiane : il reconnaît que les militants avaient été éduqués dans une société machiste et en reproduisaient évidemment les comportements, y compris les plus grossiers et violents à l'égard des femmes et des militantes. De plus, les Afro-Américains souffraient d'un sentiment d'infériorité inculqué par une société esclavagiste de 1619 à 1865, puis ségrégationniste pendant le siècle suivant. Ce sentiment d'infériorité se traduisait par une valorisation extrême de la virilité, qu'exaltaient le culte des armes, la discipline militaire et l'uniforme des Panthères noires, ainsi que les affiches, les dessins et le journal du parti. D'un autre côté, Alkebulan souligne l'importance du rôle des femmes dans les «*campagnes de survie*», mais aussi progressivement dans la hiérarchie du parti, les tentatives confuses mais réelles de dirigeants comme Huey P. Newton de remettre en cause certains comportements (même si en privé il n'hésitait pas à frapper ses compagnes et à utiliser un langage ordurier) et surtout la volonté des militantes de s'imposer comme les égales des hommes, revendication d'autant plus justifiée à leurs yeux qu'elles étaient tabassées, blessées grièvement, emprisonnées et parfois assassinées par les flics tout comme leurs camarades mâles.

Selon Alkebulan, il n'y eut «*jamais d'attitude statique du parti sur la question de la libération des femmes*», et les rapports de force au sein du BPP commencèrent à changer en 1969, en partie grâce, si l'on peut dire, à la répression policière qui conduisit plusieurs dirigeants masculins à être emprisonnés ou à partir en exil pour échapper à la taule.

Le BPP était profondément influencé par les nationalistes afro-américains qui, d'Elijah Muhammad à Ron Karenga en passant par Leroi Jones²², étaient loin d'être féministes (une autre dimension que cachent les Identitaires postmodernes actuels qui vantent les mérites des «*nationalistes culturels*»). Pour

²⁰ A sa sortie de prison, Huey P. Newton fut logé par le parti dans un luxueux immeuble habité par des Euro-Américains. Cette décision fut utilisée bien sûr par le FBI et les médias pour le discréditer, mais suscita aussi beaucoup de discussions au sein du parti, alimentant les rancœurs des opposants regroupés autour d'Eldridge Cleaver.

²¹ *Empowerment* se traduit de diverses façons, selon les auteurs : autonomisation, responsabilisation, émancipation, etc.

²² Respectivement fondateur de la Nation de l'Islam, de l'organisation US et écrivain nationaliste connu aussi sous le nom d'Amiri Baraka.

les nationalistes culturels, les femmes étaient «*reléguées dans une position mystique, celle de “mères de la nation”, occupant une place subordonnée par rapport aux hommes dans tous les domaines sauf celui de l’éducation des enfants*». Il s’agissait de «*contrôler la sexualité et le conduite publique des femmes pour le bien de la communauté*», de «*protéger l’honneur des femmes contre les abus*» et les violences. Les femmes étaient «*considérées comme coupables du comportement des hommes*», leur simple présence comme «*une distraction ou une tentation*», c’est pourquoi la Nation de l’Islam prônait la ségrégation des sexes. Les nationalistes culturels, musulmans ou pas, défendaient tous l’idée que l’homme et la femme étaient «*complémentaires*», cette tarte à la crème pour nier l’égalité qu’utilise encore aujourd’hui un idéologue comme Tariq Ramadan, enfant chéri de la gauche kitsch.

Selon Alkebulan et d’autres historiens, les femmes ont joué un rôle important dans le mouvement des droits civiques. Il était donc pour le moins paradoxal que des organisations se présentant comme plus «*radicales*» exigent d’elles qu’elles «*retournent à leurs casseroles*» sous prétexte qu’elles ne devaient pas entrer en compétition avec des hommes afro-américains humiliés depuis plus de trois siècles par une société esclavagiste et raciste. Huey P. Newton théorisa dans un premier temps que «*le manque d’éducation des hommes afro-américains et donc leur capacité à trouver un emploi les empêchaient de nourrir leur famille. Donc leurs femmes avaient tendance à les considérer comme des individus inutiles en raison de leur incapacité à satisfaire à cette définition sociale de la masculinité. Newton affirmait que la femme était probablement le principal soutien financier de la famille parce les hommes blancs ne les considéraient pas comme une menace physique.*»

Soul on ice, le livre d’Eldridge Cleaver, en dehors de son apologie du viol comme «*acte insurrectionnel*» (!!!), décrivait la bataille entre les Euro-Américains et les Afro-Américains comme une lutte pour le contrôle du corps de «*leurs*» femmes, combat à l’issue duquel le vainqueur contrôlerait la société ! Cela amena certaines femmes du BPP à combattre l’idée d’une égalité des sexes, et à conseiller aux Afro-Américaines de «*soutenir*» les hommes et leur apprendre à récupérer «*l’esprit de l’homme noir*», à «*satisfaire tous les besoins*» de leurs camarades masculins afin de ne pas les émasculer.

Huey P. Newton évolua dans ses conceptions, mais en prônant des conceptions très bizarres. Le BPP interdisait aux militantes d’avoir des compagnons en dehors du parti, mais pas aux hommes d’avoir des compagnes non militantes, «*l’argument*» officiel étant que les hommes avaient plus de capacités à convaincre des femmes d’adhérer que l’inverse ! Huey P. Newton interdit le contrôle des naissances (considéré par beaucoup de «*nationalistes culturels*» mais aussi par le BPP comme une tentative de génocide contre le peuple afro-américain !) pendant une période puis le soutint pendant une autre. Il semble bien que les femmes aient beaucoup moins eu de partenaires multiples que les hommes et que ces derniers n’aient guère accepté les rapports protégés. De même les militantes étaient chargées d’assumer les tâches domestiques et l’éducation des enfants... comme dans le reste de la société capitaliste. La volonté de «*se libérer des schémas familiaux bourgeois*» profita surtout aux hommes et en particulier à ceux qui occupaient une position de cadre ou de dirigeant. Bref, un parti composé de mâles pas vraiment à l’avant-garde de la libération des femmes.. et de tous les êtres humains.

Les femmes du BPP se montraient très critiques vis-à-vis des féministes et s’opposaient à une «*séparation politique artificielle entre les hommes et les femmes*» ; elles considéraient que «*le sexisme n’était qu’un reflet du statut économique et racial inégal des femmes et qu’il devait être combattu dans une perspective plus large*», donc en luttant pour la suppression du capitalisme²³.

L’auteur souligne, en contrepoint, un certain nombre d’articles posant toutes ces questions et bien d’autres au sein du journal du parti et l’ascension lente mais certaine des femmes dans l’appareil, même si jusqu’à la fin l’avis d’une militante comptait toujours moins que l’avis d’un militant, et l’opinion d’une dirigeante comptait toujours moins que celle d’un dirigeant.

- « **Déclin et chute du BPP** »

²³ Là aussi les Identitaires de gauche actuels (du PIR à tous ceux qui prétendent défendre les intérêts des Afro-descendants avec une phraséologie radicale) dissimulent cet aspect fondamental de la politique du BPP.

Le dernier chapitre et l'épilogue rappellent la rapide dégénérescence du parti, les affaires financières douteuses, l'échec de la campagne électorale pour l'élection du Bobby Seale à la mairie d'Oakland en 1971, l'adoption d'un programme ouvertement réformiste (taxation des actionnaires et des capitaux, gestion municipale pour éliminer le chômage, etc.), le rapprochement avec les Eglises chrétiennes et la religion allant jusqu'à créer un «Temple du Fils de l'Homme» («interdénominationnel»), ouvert à tous les croyants, digne d'une secte !), les procès pour meurtre et torture d'indicateurs, la démoralisation de la dernière cinquantaine de militantes et militants, bref une fin sinistre.

Mais l'auteur ne cherche pas à enfoncer le BPP plus que nécessaire. Il souligne, comme il le fait à plusieurs reprises dans son livre, l'apport du parti au combat pour l'égalité des Afro-Américains, son rôle dans la rupture avec un sentiment d'infériorité créé et entretenu pendant des siècles par les groupes ethniques euro-américains (dominants ou dominés confondus), et surtout les transformations personnelles dans les vies de milliers d'hommes et de femmes afro-américains qui continuent, dans l'anonymat, le combat pour la justice sociale sous des formes diverses et qui ne renient pas leur passé politique, même s'ils portent un regard très critique sur leur engagement.

Défendant une position résolument réformiste, Paul Alkebulan condamne l'apologie de la violence armée, mais ses critiques portent d'autant plus qu'il analyse une organisation à l'idéologie incohérente, où les débats démocratiques internes étaient impossibles (à la fois à cause de son marxisme-léninisme et de son nationalisme identitaire, mais surtout à cause de la répression étatique qui traita les militants comme s'il s'agissait à la fois de guérilleros et d'une cinquième colonne «communiste»), et qui, malgré sa rhétorique révolutionnaire, n'avait mis au point aucune stratégie militaire, ni même aucune réflexion sur les moyens de lutter contre la «guerre de base intensité» ainsi que les pratiques des services secrets et policiers dont elle fut la victime.

Si les émeutes urbaines des années 60, et notamment celles qui suivirent l'assassinat de Martin Luther King en avril 1968 étaient loin d'annoncer la révolution comme le croyaient le BPP et l'extrême gauche américaine ; si les gauchistes furent incapables de gagner la confiance des travailleurs euro-américains et de les convaincre de se battre aux côtés des militants afro-américains les plus radicaux ; si les idéologies tiersmondistes, identitaires, nationalistes et maoïstes désarmèrent théoriquement et pratiquement les Afro-Américains qui crurent y voir une interprétation du monde rationnelle et efficace, il faut reconnaître que le Black Panther Party mobilisa surtout des éléments très jeunes, de 15 à 22 ans, inexpérimentés, peu formés politiquement mais profondément révoltés par le racisme, les violences policières internes et les crimes externes de l'impérialisme américain. Ce bouillonnement extraordinaire, cette énergie communicative propre à la jeunesse les amenèrent à prendre des risques avec leur vie pour un idéal qui est toujours globalement valable aujourd'hui. Un tel dynamisme, une telle force collective révolutionnaire ont disparu aujourd'hui en Amérique, mais leur surgissement passé ne peut que nous préparer à de nouvelles poussées de révolte et de volonté d'abattre l'Etat et d'en finir avec l'exploitation capitaliste.

A condition, évidemment, de tirer sérieusement les leçons du passé et d'éviter d'être séduit par des phrases creuses «révolutionnaires» et les discours apocalyptiques qui ne s'appuient pas sur une fine analyse des réalités sociales, sur un patient travail d'éducation politique et de solides pratiques démocratiques au sein d'organisations structurées, implantées chez les exploités, et soucieuses de lutter pour l'amélioration immédiate de leurs conditions de vie et de travail... comme l'étaient les militants de base du BPP.

Y.C., *Ni patrie ni frontières*, 5 août 2017